

Avec Florence Adooni, le «highlife» ghanéen prend l'hostie

MUSIQUE La nouvelle sensation de la scène ghanéenne pourrait bien avoir pour nom Florence Adooni. Du moins à l'international, car sa musique, si séduisante soit-elle, est peu représentative de la scène locale. Explications avant son concert à Lausanne ce vendredi soir

ÉLISABETH STOUDEMANN

Vous êtes un fan des rééditions des labels Analog Africa, Soundways ou Strut? Vous avez été de celles et ceux qui ont vibré au retour du ténor de la scène ghanéenne Ebo Taylor il y a une quinzaine d'années, ou que le groove du pionnier Gyedu-Blay Ambolley fait encore frissonner? Dans ce cas le concert de Florence Adooni et de son combo de jeunes musiciens, aux Jumeaux de Lausanne ce vendredi, est pour vous. Un joyeux mélange de funk, jazz, musique d'église et rythmes traditionnels frafras. Et si vous n'êtes pas disponible, une séance de rattrapage est possible en écoutant l'album *A.O.E.I.U. (An Extraordinary Exercise in Unity)*, qui vient de paraître.

L'histoire est belle et classique: le batteur et producteur allemand Max Weissenfeldt, connu pour ses participations dans des groupes de funk allemand cultes comme les Poets of Rhythm, s'intéresse depuis toujours aux polyrythmies africaines qu'il découvre sur les enregistrements de terrain. De plus en plus fasciné, il s'envole en direction du Ghana en 2010 pour apprendre à les jouer. D'abord sur la côte, au sud du Ghana, avec Mustapha Tettey Addy, puis plus au nord à Kumasi.

C'est finalement à Bolgatanga, à l'extrême nord du Ghana, qu'il découvre une musique inédite à ses oreilles: une forme de gospel joué par des musiciens de l'ethnie frafra, une des rares communautés catholiques du pays. Des chants accompagnés aux sons de claviers ultra-basiques qui ne sont quasiment pas joués en dehors du réseau des églises et qui n'ont, en tant que tels, quasiment aucune chance de séduire une audience internationale. Résident à Kumasi, l'ancienne capitale Ashanti qui reste aujourd'hui un des plus grands centres culturels du Ghana, Max



Florence Adooni. (VIA SP)

Weissenfeldt y installe alors un studio et transfère son label Philophon.

Une star en devenir

Florence Adooni est originaire de Bolgatanga mais a grandi à Kumasi au sein de la communauté frafra. Elle devient vite une chanteuse de gospel réputée qui participe à plusieurs des groupes que produit Max Weissenfeldt. En 2023, ce dernier décide d'enregistrer un classique du répertoire frafra *Mam Pe'ela Su'ure* en version *highlife* avec elle. Alors que ses précédents enregistrements ne dépassaient pas le cercle des mélomanes avertis, ce titre traverse d'un coup, d'un seul les frontières. Une tournée internationale suit, puis une autre. Le concept s'affine: le funk, la soul, le jazz et l'expérimentation créent une fusion toujours plus prégnante

qui a culminé fin février avec la parution d'un premier album.

Des longs morceaux de plusieurs minutes au groove puissant, des soli de sax, une tentation psychédélique et la voix soul de Florence Adooni qui vient rehausser le tout. Des articles la qualifient déjà de «reine du frafra gospel». On pense à Oumou Sangaré des tout débuts et à ses calebasses frappées que ses choristes faisaient virevolter entre leurs mains agiles.

Alors, Florence Adooni est-elle la nouvelle sensation d'une scène afro-jazz fusion en devenir? Elle a bien l'air d'en prendre le chemin. Pourtant si l'excellence et l'efficacité musicale du projet sont redoutables, l'originalité de celui-ci peut être questionnée: pourquoi Florence Adooni, originaire d'une petite communauté dans le nord du Ghana, est-elle remixée à toutes

ces sauces musicales? N'y perd-elle pas son latin? N'éclipse-t-elle pas de nombreux autres excellents musiciens issus de cette scène ghanéenne prolifique et en pleine expansion qui, eux, peinent à se faire connaître hors du continent?

Le parti pris artistique de Max Weissenfeldt est limpide, comme il nous l'explique au téléphone: «Personne ne comprend la langue frafra en dehors de la communauté ethnique dont Florence est issue. C'est donc la musique qui devient le langage universel que tout le monde peut comprendre.» A partir de là tout est permis.

Reste que ce projet dit de «musiques du monde» continue de fonctionner selon un schéma qui perdure depuis près d'un demi-siècle: des producteurs basés en Europe qui, connaissant mieux que personne les oreilles de leur public, habillent les musiques traditionnelles de leur choix des sons et arrangements appropriés. Tant qu'ils restent passionnés et vigilants quant au potentiel déséquilibré qu'ils peuvent créer dans un écosystème musical local en pleine construction, tout va bien.

Vers une souveraineté artistique

A l'heure où l'on parle de plus en plus de souveraineté politique, on rêverait cependant que les artistes assument eux-aussi plus pleinement leur destinée musicale. Certains, comme le polyvalent Wanlov The Kubolor, qui s'est fait entendre sous nos latitudes dans la formation des Fokn Bois, ont montré que – bien que difficile – c'était possible.

Quant à Florence Adooni, elle peut elle aussi tirer profit de faire ses premiers pas sur la scène internationale sous l'égide d'un producteur avisé. D'autres avant elle ont ouvert la voie, comme ses aînées Oumou Sangaré ou Angélique Kidjo. Alors oui, on aime, on écoute et on réécoute *A.O.E.I.U.* et on adhère à son projet d'«unité universelle», mais on garde aussi les oreilles grandes ouvertes sur d'autres artistes, plus atypiques afin que la richesse créative ghanéenne soit toujours décuplée. ■

A.O.E.I.U., Florence Adooni (Polyphon Records). En concert vendredi 9 mai à Lausanne (Jumeaux Jazz Club, 21h30).

«Pas d'esclave, pas de chocolat», amère histoire

SCÈNES Douce au palais, notre marque de fabrique helvétique? A Genève, «Choc! La friandise des dieux» souligne ses aspects les plus inhumains au fil des siècles. A voir au Théâtre du Grütli jusqu'au 18 mai, après une tournée suisse

MARIE-PIERRE GENECAND

Un spectacle dans lequel on croise des De Pury, Pourtalès, De Meuron, Coulon, Guisan, Trembley, Faesch... Autant de citoyens de Neuchâtel, Vaud, Genève ou Bâle qui, au XVIIIe siècle, sont partis tenter leur chance dans le Nouveau Monde et, pour faire fructifier leurs plantations, ont utilisé les esclaves acheminés par bateaux entiers au gré de la tristement célèbre traite des Noirs qui a vu 12 millions d'Africains être embarqués de force.

Mais, ajoute l'auteur et metteur en scène Dominique Ziegler, l'amertume du chocolat suisse n'appartient pas qu'au passé. «Aujourd'hui, les petits producteurs d'Afrique et d'Amérique du Sud sont toujours largement exploités. Et si Cargill, géant de l'agroalimentaire qui a son siège à Genève, a réalisé un chiffre d'affaires de 177 milliards de dollars en 2023, il le doit en grande partie à ce déséquilibre de production.»

Enquête de deux ans

Dominique Ziegler n'est pas journaliste, mais il aurait pu. Car son théâtre documentaire est didactique et le fruit d'enquêtes détaillées que l'auteur mène sur plusieurs années. Pour *Choc! La friandise des dieux*, une commande du Théâtre Orchestre Bienne Soleure, le Genevois comme *Une Suisse esclavagiste*, de Hans Fässler ou *La Suisse et l'esclavage des Noirs* et mené plusieurs entretiens avec des spécialistes.

Pour quel résultat? Une série de saynètes qui suivent le parcours de cette fève tant convoitée depuis le Mexique, où débarque Hernan Cortés en 1519, jusqu'aux syndics de Montreux et Vevey qui, à la fin du XIXe siècle, développent le marketing du chocolat suisse. En passant par le dictateur ivoirien Félix Houphouët-Boigny et ses relations troubles (ou, au contraire, très claires) avec François Mitterrand.

Dans une scénographie un peu carton-pâte, s'illustrent des acteurs qui ont grandi en Afrique

et sont venus, adultes, en Europe. Yaya Mbilé Bitang, magnifique Madame Loyale du spectacle dont le chant résonne longtemps après le tomber de rideau, ainsi que Fidèle Baha et Hyacinthe Brika Zougbo, les biens connus Pataclowns. On admire aussi la faconde de Clovis Kasanda (confondant en Houphouët), né au Congo et arrivé, enfant, en Suisse.

Comme Dominique Ziegler est taquin, il distribue ces comédiens racisés autant dans les rôles d'esclaves spoliés que dans les rôles de Blancs privilégiés. Fidèle et Clovis jouent Louis XIV et Colbert qui décident de produire du cacao aux Antilles pour tenir tête aux concurrents espagnols et hollandais.

A leurs côtés, les acteurs locaux Jean-Alexandre Blanchet, Emmanuel Dabbous, Camille Figueero et Lionel Brady interprètent les figures oppressantes ou complices qui émaillent cette fresque de deux heures – 100 personnages sont incarnés par huit acteurs! Lionel Brady est notamment très convaincant dans le rôle du ministre Jules Ferry qui, en 1885, appelle la France à coloniser l'Afrique en ces termes:

«Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures...» «Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures...». Discours fondateur que le comédien donne d'une voix ronflante, restituant à merveille l'esprit paternaliste de l'époque.

On salue Jean-Alexandre Blanchet qui compose avec autant d'aisance le boomer un peu beauf venu visiter le Musée du chocolat (un lieu ne mentionnant jamais l'esclavage) que des propriétaires terriens débarquant au Nouveau Monde. Camille Figueero excelle dans le rôle d'une touriste anglaise ravie de découvrir le lait en poudre que lui propose... M. Nestlé. Emmanuel Dabbous, lui, est parfaitement cynique sous les traits du CEO de Cargill.

Au total, deux heures d'enseignement animé, quoique un peu répétitif parfois, qui brille plus par la richesse du propos et la qualité des comédiens que par la forme, clairement mise au service du fond. Un travail salubre. ■

Choc! La friandise des dieux, jusqu'au 18 mai, Scènes du Grütli, Genève.

Aviel Cahn, pour un dernier tour genevois

LYRIQUE Le directeur du Grand Théâtre dévoilait hier son ultime saison

ATS

Pour sa septième et dernière saison à la tête du Grand Théâtre de Genève (GTG), Aviel Cahn a choisi le thème de «lost in translation». Passage d'un monde à l'autre, perte de repères ou encore moment suspendu décliné au travers de sept opéras, six spectacles de ballet et quatre récitals.

La saison 2025-2026 sera notamment marquée par le déplacement au Bâtiment des forces motrices (BFM) en janvier, en raison de la rénovation de la machinerie de scène. Ces travaux pourraient durer plus longtemps qu'une année, a prévenu hier le président du conseil de fondation du GTG, Xavier Oberson, en préambule à la présentation de la prochaine saison.

Ce changement de lieu en cours de saison a influencé la program-

mation. La saison ouvrira dans les murs du GTG avec *Tannhäuser*, de Richard Wagner, dans une mise en scène de Tatjana Gürbaca, pour une nouvelle lecture, moins pornographique que celle proposée par Olivier Py en 2005, a commenté Aviel Cahn. L'Orchestre de la Suisse romande (OSR) sera dirigé par Mark Elder.

Suivra *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy, le dernier des spectacles créés pendant la pandémie de covid et enfin montré au public genevois. La célèbre artiste Marina Abramovic a conçu la scénographie de cet opéra-danse, mis en scène par le chorégraphe Damien Jalet et le directeur du ballet du GTG, Sidi Larbi Cherkaoui.

Le dernier spectacle de l'année sera *Un Américain à Paris*, de George et Ira Gershwin, pour la première fois en Suisse. Cette production invitée a rencontré un énorme succès et le directeur général du GTG espère profiter de cette «vache à lait» pour faire salle comble lors des 13 représentations. ■

PUBLICITÉ



Les Mondes Polaires

OFFRES SPÉCIALES ARCTIQUES 100% FRANCOPHONE

SPITZBERG / SVALBARD

DU 17 AU 24 JUIN 2025 (8 JOURS)
DU 03 AU 11 JUILLET 2025 (9 JOURS)

À partir de CHF 10'100.-
CHF 6'650.- / pers
Vol A-R de Paris inclus



GROENLAND

DU 24 AOÛT AU 01 SEPTEMBRE 2025 (9 JOURS)

À partir de CHF 9'250.-
CHF 7'000.- / pers
Vol A-R de Paris inclus



Les Mondes Polaires • Rue de Rive 8 • 1204 Genève
Michel Hoffer • 022 817 37 35 • info@lesmondespolaires.ch • www.lesmondespolaires.ch